

PARAÍSO PRODUCTION, POMME HURLANTE FILMS ET HELLISH COPRODUCCIONES PRÉSENTENT

NIELS AGATHE MATHIEU TATIANA ANDY
SCHNEIDER BONITZER AMALRIC VERSTRAETEN GILLET

Il était une fois en l'an 2000...

Belle Dormant



UN CONTE DE

ADO ARRIETTA

AVEC LA PARTICIPATION DE SERGE BOZON ET INGRID CAVEN

AVEC NIELS SCHNEIDER, AGATHE BONITZER, MATHIEU AMALRIC, INGRID CAVEN, SERGE BOZON, TATIANA VERSTRAETEN, ANDY GILLET, NATHALIE TRAFFORD - ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ADO ARRIETTA - IMAGE THOMAS FAVEL - ENLUMINAGE ET EFFETS SPÉCIAUX YANNIG WILLMANIN - MONTAGE ADO ARRIETTA - SON MATHIEU DESCAMPS, ALEXANDRE HECKER ET CHRISTOPHE VINGTRINIER - DÉCORS ERWAN LE FLOCH - COSTUMES JUSTINE PEARCE - BAGUETTES MAGIQUES CHUS BUREL - MUSIQUE BENJAMIN ESDRAFFO ET RONAN MARTIN - ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE CÉDRIC DOSNE - SCÉNARIO ANNICK REPERT - DIRECTION DE PRODUCTION BENJAMIN LANIARD - DIRECTION DE POSTPRODUCTION CAMILLE GENAUD - PRODUCTRICES NATHALIE TRAFFORD ET EVA CHILLON - AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET LE SOUTIEN DE LA RÉGION BRETAGNE ET DE MADAME AGNÈS BORDAGE - EN COPRODUCTION AVEC TSF ET COSMODIGITAL DISTRIBUÉ PAR CAPRICCI



REVUE DE PRESSE

BELLE DORMANT

Un film de Ado Arrietta

SORTIE LE 18 JANVIER 2017

Conte de fées en roue libre

Ado Arrieta transporte le récit de Charles Perrault entre les XIX^e et XX^e siècles

BELLE DORMANT

■ ■ ■

L'histoire du conte de fées au cinéma ne s'écrivait plus dernièrement qu'à coups de blockbusters massifs (*Cendrillon*, de Kenneth Branagh, ou *Blanche Neige*, de Tarsem Singh), sortant l'artillerie lourde pour nous faire croire à leurs mondes merveilleux. Entre les mains d'Adolfo Arrieta (rebaptisé « Ado » pour l'occasion), poète du cinéma underground, auteur d'une œuvre fantasque et sybaritique – au sommet de laquelle trône l'admirable *Flammes* (1978-2013) –, l'emprunt au thème de *La Belle au bois dormant* ne soulève pas les mêmes enjeux : il s'agit moins de « faire croire » selon un registre mimétique, que de « faire semblant », comme à l'occasion d'un jeu d'enfants (et les enfants sont très sérieux quand ils jouent). Le conte de fées façon Arrieta, c'est une fête que l'on se donne, une mascarade sans autre justification que le simple plaisir de se déguiser, de se transformer, de se transfigurer – la transfiguration étant, depuis toujours, le grand sujet du cinéaste.

Il sera sans doute inutile de rappler la trame du célèbre récit de Charles Perrault, réserve symbolique dans laquelle Arrieta puise allègrement, comme dans un grand coffre à jouets. Le cinéaste lui fait toutefois subir une curieuse transposition, situant celui-ci entre l'an 1900 et l'an 2000,

c'est-à-dire à cheval sur les dernières années des XIX^e et XX^e siècles. Dans le royaume de Letonia, dont le souverain (Serge Bozon) est soucieux d'inscrire les vestiges sur la carte du tourisme international, le jeune prince Egon (Niels Schneider), son fils, ne rêve que d'une chose : délivrer de son sort une princesse endormie depuis cent ans, comme le veut la légende. Son précepteur (Mathieu Amalric), ainsi que la bonne fée Gwendoline (Agathe Bonitzer), mandataire de l'Unesco, l'aident à traverser une jungle centrale, pour rejoindre le royaume enclavé de Kentz, figé lui aussi dans un sommeil éternel.

Emanation poétique du présent

Arrieta ne plonge pas à pieds joints dans le merveilleux, mais circule entre deux mondes et deux temps enchâssés, l'un comme une satire gentille du contemporain, l'autre comme une petite poche de passé renfermant la légende. Cet enchâssement met le conte à distance, et il s'agit moins pour Arrieta d'en donner sa version que d'exprimer un rapport possible à la féerie comme émanation poétique du présent.

A ce titre, le personnage principal n'est ni le prince ni la princesse, mais bien la fée Gwendoline, jeune fille moderne et agent magique, qui, par ses tours, préside au bon déroulement du récit, à la bonne rencontre des jeunes amoureux, et pose aussi en reflet du metteur en scène se rêvant en petite fée. Ce faisant,

Arrieta ne plonge pas dans le merveilleux, mais circule entre deux mondes et deux temps enchâssés

Arrieta ne nous demande pas de faire béatement notre part du merveilleux, mais nous dit ceci de plus stimulant : que les contes peuvent se revêtir comme des costumes, pour révéler au grand jour notre intériorité candide et glorieusement frivole.

Rejouer un conte, c'est donc rendre sensible la réalité de l'imaginaire, comme les puissances d'imagination qui traversent la réalité. C'est autour de cette belle idée que tourne *Belle dormant*, sans le moindre esprit de sérieux ni la moindre volonté théorique, mais avec légèreté et nonchalance. Les acteurs s'occupent moins d'incarner des personnages que de remonter à la racine enfantine du « jeu » : dans le rôle de la mauvaise fée, Ingrid Caven, cabotine comme une petite fille capricieuse, tandis qu'Andy Gillet charge le roi de Kentz d'une onctuosité délirante. Arrieta tire de chacun une note excentrique et singulière (onirisme de Niels Schneider, pragmatisme d'Agathe Bonitzer), et de leur association un concert bigarré d'expressions et de tournures étonnantes (on

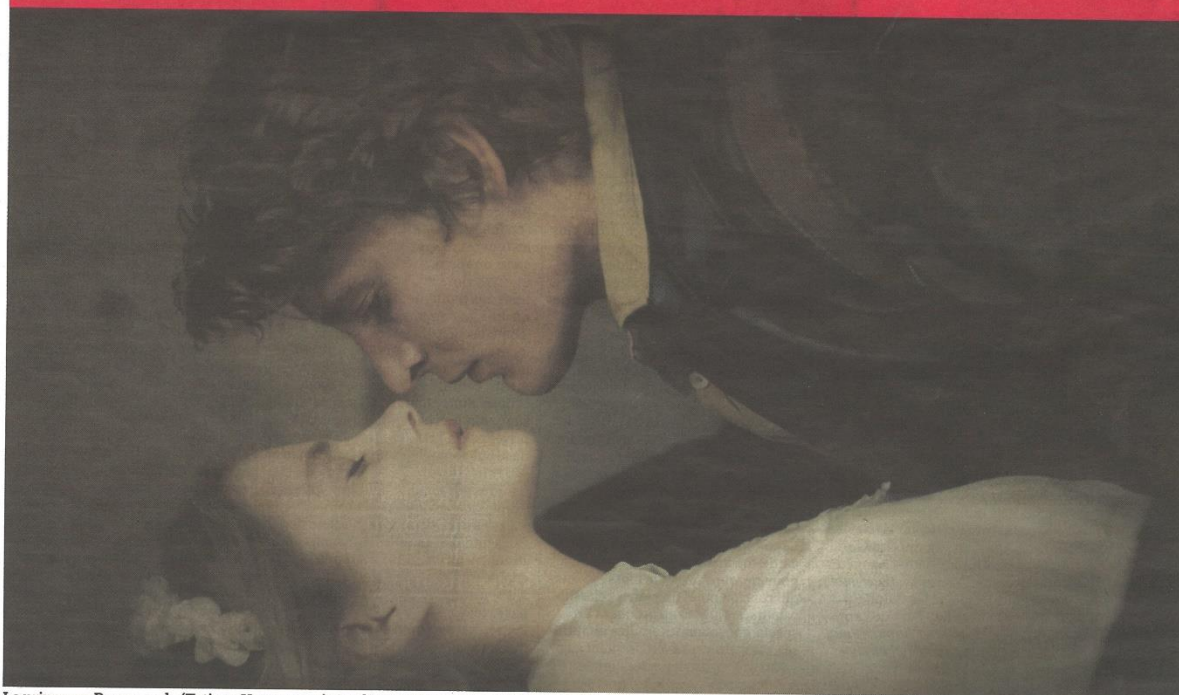
sent la jubilation, par exemple, rien qu'à prononcer le mot « quenouille »). Comme jadis *Les Intrigues de Sylvia Couski* (1973), avec son cortège de travestis en goguette, *Belle dormant* ressemble bien souvent à un bal masqué, un carnaval en roue libre où tout ne déboucherait que sur des réjouissances et d'élégantes surprises-parties.

Puisque tous les contes sont en quelque sorte déjà joués, battus et rebattus, tout se déroule sans problème : Egon n'a qu'à s'éclipser dans le dos de son père, pour dénicher sa princesse et lui redonner vie par un baiser. La magie aidant, les héros ne rencontrent presque aucune entrave à leurs désirs. Le film trouve paradoxalement son charme le plus ineffable dans cette absence d'enjeu, ce parti pris de ne rien dramatiser, mais de retraverser avec une conscience amusée des motifs bien connus et comme résolus d'avance (la méchante fée, la piqure au fuseau, le sommeil, le royaume assoupi, le baiser, l'éveil du royaume). Ne reste donc plus qu'à se promener dans cette fantaisie de paillettes et de colifichets, aux images enluminées de nimbos phosphorescentes, et à jouir de ses inconséquentes festivités, avant que tout ne s'évapore comme au sortir d'un rêve. ■

MATHIEU MACHERET

Film français d'Ado Arrieta. Avec Niels Schneider, Agathe Bonitzer, Mathieu Amalric, Ingrid Caven, Serge Bozon, Andy Gillet (1 h 22).

GINÉMA



La princesse Rosemunde (Tatiana Verstraeten) s'endort en 1900 et se réveille en 2000 après le baiser du prince Egon (Niels Schneider). PHOTOS LES BOOKMAKERS, CAPRICCI

«Belle dormant», tout conte refait

Le cinéaste espagnol Ado Arrieta s'empare du mythe intemporel de la princesse assoupie pour en tirer une superbe variation, malicieusement modernisée par le biais d'outils technologiques.

Par
LUC CHESSEL

O n aurait beau jeu de chercher à *Belle dormant* une signification autobiographique. OÙ son auteur – cinéaste espagnol qui tourna en France, entre les décennies 1960 et 1980, des films que le début des années 2010 devait redécouvrir émerveillé (avec des rétrospectives, des entretiens, et la réapparition en 2013 de *Flammes*, réalisée en 1978) – se réveillerait d'un long sommeil éclipse. Or, non seulement Adolfo Arrieta a toujours continué de travailler, mais son adaptation de *la Belle au bois dormant* nous confirme cette évidence paradoxale : le long sommeil magique qui frappe la princesse et son royaume passe pour les dormeurs en un instant. Seuls ceux qui, « pendant ce temps-là... », ne dorment pas y éprouvent les longueurs d'un temps vécu, ou plutôt d'un temps remémoré. Les seconds se souviennent qu'*« il était une fois »*, quand pour les premiers tout n'est qu'une seule fois.

HÉLICOPTÈRE DERNIER CRI

Dans *Belle dormant*, toute l'aventure du prince, son trajet vers la princesse endormie, se déroule dans cet intervalle entre un instant. Tout un temps successif, logé dans le pli d'un temps instantané. Tout un temps historique logé, enchâssé dans le pli d'un temps immé-



Animé de nouvelles significations et de nouvelles vies, le conte reste un pur sommeil à la surface duquel on projette tous les réveils du monde.

morial. Tout un temps narratif enchâssé, creusé dans le pli d'un temps immédiat et éternel. Tout un film, ouvert dans le pli d'une seule image.

Adaptation donc, d'après les versions de Charles Perrault et des frères Grimm, et tout l'imaginaire sédimenté qui a succédé à celles-ci : piochant ici et là les éléments qui l'intéressent le plus. Adaptation, mais le mot n'est pas le bon : on n'adapte pas un conte, on le réécrit, en fait on le répète. On l'altère et il reste inchangé : il est lui-même, bien connu, indifférent à toutes les équivalences, rénovations, réanimations, modernisations. Variation ou variante seraient mots plus exacts. C'est la même idée que la précédente : remettre du temps (ou de l'époque, la nôtre) dans les plis du conte intemporel et impassible. C'est une belle illusion, et le ressort du merveilleux : rempli à chaque fois, par les générations, de toute l'épaisseur de l'expérience, animé de nouvelles significations et de nouvelles vies, le conte reste immobile et il reste vide, un vide de pure forme. Un pur sommeil à la surface duquel on projetera tous les réveils du monde. Une séduction, une merveille : le fantasme de l'intemporel. La princesse Rosemunde (Tatiana Verstraeten) s'endort à Keintz en 1900 et se réveille en 2000. Car 1900, c'est toujours, et 2000, c'est maintenant : les accessoires le disent, l'iPhone du prince Egon (Niels Schneider) ou

cet hélicoptère dernier cri. Arrieta s'amuse à l'idée d'effacer le XX^e siècle : on passe de la féerie 1900 à la féerie 2000, de l'intemporel au contemporain devenus équivalents, et du règne du costume au règne du numérique. Deux époques qui font «époque», reconnaissables à leurs signes et à leurs modes, sautant par-dessus des temps troublés. Deux versions du merveilleux intemporel-capitaliste, de l'Exposition universelle que prépare le roi de Kentz à la magie électronique d'une actuelle et fictive jeunesse dorée.

Avant *Belle dormant*, il y aura eu, dans le siècle des réveils, *la Belle et la bête* de Jean Cocteau ou *Peau d'âne* de Jacques Demy : une généalogie de l'intemporel dans le cinéma français. Qui est aussi une généalogie de la blondeur inquiète et du sous-entendu sexuel. L'acteur Niels Schneider jouant le prince Egon de Létonia apparaît comme ce qu'on trouverait de plus proche, dans ses âges, de Catherine Deneuve, tout comme Deneuve était une fois la parfaite relève de Jean Marais.

BAISER QUANTIQUE

Si le merveilleux à la Perrault est aussi un mythe, c'est le mythe à deux fronts de l'apparence idéale et de sa face cachée. Le conte, pour les raisons évoquées, résiste à l'interprétation : il fait miroiter une interprétation impossible et multiple parce qu'elle n'épuise pas le sens du conte. Aucune face cachée ne suffit

à ouvrir l'apparence idéale. Les acteurs et actrices des variations Perrault ne proposent donc pas d'interprétations, mais leurs visages répètent le mythe à deux faces, où la cachée n'est qu'un effet illusoire de l'idéale, si attrayante, et comme inquiète sans raison.

Les fées ont d'autres fonctions, il y a la bonne et la mauvaise. Avec la mauvaise, jouée par Ingrid Caven, ressurgissent la colère et la méchanceté comme folle jouissance : la face cachée reprend le dessus (et avec elle un peu de XX^e siècle, d'un temps où la star et l'underground, le pouvoir clair et la puissance souterraine pouvaient posséder un même corps). Avec la bonne, sous les traits d'Agathe Bonitzer et le nom licencieux de Maggie Jenkins, c'est une figure d'agent secret ou d'espionne qui manœuvre en douce. Tout un jeu d'identités incertaines dans la répétition des archétypes.

De quoi le conte est-il le mythe ? «*N'est-il pas louable à des Pères et à des Mères, lorsque leurs Enfants ne sont pas encore capables de goûter les vérités solides et dénuées de tous agréments, de les leur faire aimer, et si cela se peut dire, les leur faire avaler, en les enveloppant*

dans des récits agréables et proportionnés à la faiblesse de leur âge ?» Charles Perrault, dans la préface à ses *Contes*, créait le mythe pervers de la crédulité des enfants, prêts à gober toutes les histoires de princesses, à croire à tous les effets spéciaux. A s'exciter des apparences idéales, à se fasciner des faces cachées. Le séducteur Adolfo Arrieta, qui s'est renommé Ado (si l'enfance aime bien les princesses, l'adolescence cherche plutôt les princes et les sorcières, comme le fait *Belle dormant*, de préférence) rejoue ce mythe pervers à l'attention du spectateur. Quelle vérité solide voudrait-il nous faire avaler ? Celle, toujours identique mais incertaine, de l'image de cinéma ? Le prince Egon, arrivant dans Kentz endormi, parcourt une image fixe, qu'il redouble en photographiant de son téléphone les postures figées des sujets assoupis, au milieu d'un mouvement commencé cent ans plus tôt. Effet spécial qu'un baiser quantique réveille. L'immémorial et le séculier, le fantasme et le biographique, l'instant fétiche et la vie fuyarde, l'image féerique et le cinéma d'aujourd'hui s'embrassent. L'espace d'une seconde, ou juste une fois, on se prendrait à croire qu'ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. ♦

BELLE DORMANT

d'ADO ARRIETA avec Niels Schneider, Agathe Bonitzer, Ingrid Caven... 1h 22.

L'intranquille

Niels Schneider En lice pour les révélations 2017 des césars, l'acteur franco-canadien, marqué par le décès de son frère aîné, se révèle joliment décalé dans la vie.



devant les Galeries Lafayette. Le père, aujourd'hui coach pour acteurs, est d'abord danseur à l'Opéra, puis comédien. La mère, fille de médecin, s'occupe des garçons après quelques incursions dans le mannequinat. L'ascendance russe se marque dans les prénoms. Il y a déjà Vadim, Niels, Volodia et Allocha quand, en 1995, la famille décide de partir au Canada où naîtra Vassili. L'atterrissage à Montréal est brutal. À l'école, il supporte mal les «maudits Français» lancés par les gamins, ne comprend pas quand les gens parlent. En janvier 1998, la «crise du verglas» fige l'Amérique du Nord. Sous le poids de la glace, les arbres tombent et coupent l'électricité. Les Schneider résistent à la sinistrose, décident de prolonger leur séjour, «pour vivre un autre hiver dans des conditions normales». L'expérience dure toujours et le double national jongle désormais sans peine avec ses accents et ses expressions. Au Québec, il conduit son «char» et parle de sa «blonde», termes qu'il abandonne spontanément à la douane de Roissy.

Sur la table basse de ce lecteur de Cocteau, Kerouac ou Salinger, *Nous ne vieillirons pas ensemble* de Plélat et les *Lettres de Koltes* suggèrent la précarité de l'existence et l'adolescence sèchement scindée. Avant, il y a les expériences de doublages, l'éducation très libre, la cuirasse de footballeur américain plutôt que les collants noirs de danseur, la représentation d'un Feydeau qui grave dans le dur une attirance pour les planches. Et puis le drame. En 2003, Vadim, âgé de 17 ans, meurt dans l'accident du minibus qui le transporte sur le tournage de *15/16*, une série canadienne. Les certitudes partent à vau-l'eau. Perfusé de tristesse, Niels, le cadet, flirte avec la marge et l'autodestruction : «Jusqu'à récemment, je n'étais pas sûr de réussir à vivre», dit-il. Quand on programait un tournage, je pensais que je ne serais peut-être plus là. Cette fracture le précipite aussi dans l'action. Un an après, en guise de conjuration, il tourne dans *15/16* comme son frère.

Un temps, il a imaginé se cloîtrer dans un bunker à Cuba ou traquer les grands fauves en Afrique. Athée, il a découvert sur le tard la religion juive de sa grand-mère paternelle et a rêvé d'apostropher Jésus d'un «t'es sérieux?» de circonstance. Aujourd'hui, il évoque réincarnation et «vie des morts», et après coup textote son credo citation : «Un être humain qui s'éteint, ce n'est pas un mortel qui finit, c'est un immortel qui commence.» Adepte de Cassavetes ou de Woody Allen, il croit au travail, aux répétitions, en la spontanéité qui alors en découle. Il aime les acteurs qui ont des gueules et les folies floquées de flou des gens un peu barges. Séduits par sa sensibilité d'écorché, les réalisateurs le disent multiple. «Le piège serait de l'enfermer dans la beauté du diable, la pure perversité ou le romantisme désespéré alors que sa grande et rare qualité réside dans les nuances de l'ambiguïté», note Harari. Adolfo Arrieta voit le perfectionniste inquiet d'en faire trop, l'équilibriste qui joue sur une corde comme l'étonnant percussionniste. Dans un coin sommeille une basse. On parcourt la playlist du moment. Et ça va de Luigi Tenco, l'amant suicidé de Dalida, à Shuggie Otis.

Glacé par le sacre de Trump, l'acteur réalise qu'il vit «dans un microcosme où tout le monde vote à gauche». Son Instagram relaie un croquis de Joann Sfar avec un François Hollande claironnant : «Et je souhaite bon courage à tous les gros malins qui pensent qu'ils feront mieux que moi.» Au mur, il y a deux photos de son amie. Elle et la Jeep russe sur les routes de poussière du désert de Gobi. La même, surprise en position accroupie. Il avoue s'être un jour dénudé dans la rue par -40°C pour enrayer le cours d'amours malheureuses. Ou, flamboyant Roméo de théâtre, s'être éloigné d'Ana Girardot, partenaire à la ville et Juliette de scène, par crainte d'enrober son interprétation de guimauve mièvre et d'oeillades complices. Sinon, à 12 ans, il a envoyé une déclaration enflammée à Natalie Portman qui n'a jamais répondu. Et ça, de la part de la prochaine «Jackie», c'est juste impardonnable... ◆

Par **NATHALIE ROULLER**
Photo **MARTIN COLOMBET**

On pensait s'échouer quelque part sur les rivages bistrés des cernes de Niels Schneider, dérouler une histoire solaire de lourdes boucles blondes. Mais en cette fin décembre, une brume sourde envahit les trottoirs et brouille les perspectives. On trotte derrière le photographe. Les mots sont rares, les sourires élimés. Depuis le tournage de *Belle dormant*, le film conte du réalisateur espagnol Adolfo Arrieta où il joue un prince percussionniste, l'acteur a sacrifié sa toison.

Dans la pénombre de son une-pièce mezzanine, un sapin enguirlandé d'électricité multicolore clignote doucement. Cheveux sombres et courts, poils de trois jours, l'homme a dérivé loin de l'esthétique pop-kitsch des *Amours imaginaires* de Xavier Dolan. Dans son regard brun-vert, il y a du Louis Garrel matiné de Philippe Léotard, de l'incandescence. Debout, le jeune homme s'étonne du bonsoir qui résiste à sa distraction, s'occupe du frigo, parle de sa marotte pour le chocolat chaud quand on avait lu son amour du sancerre blanc, finit par proposer une bière. On jurerait qu'en Niels, ils sont plusieurs à se pousser du coude. Il s'assied le temps de régler le problème de la beauté. «Objectivement, je ne suis pas très beau. C'est Xavier qui, avec des

filtres et des techniques de cinéma, a tenté de me magnifier.»

Adoubé par le monde de la mode, l'homme a joué les égarés pour la griffe Isabel Marant, les cuirs Cheyenne ou les cafés Carte noire. Si la pub a ses «indécences», les lois du marché lui ont permis de ranger son sac à dos de squatteur. Stylé vintage affectif, il porte un pull de laine déniché dans une friperie, une chemise imprimée de merlans (frits?) offerte par son amie, danseuse du ballet Preljocaj. Et aussi les chaussures et le pantalon de son personnage dans *Diamant noir*. Arthur Harari, le réalisateur du film, l'esquisse ainsi : «Niels n'est pas ce que son image extérieure semble révéler de lui. La plupart de ceux qui l'ont filmé prennent sa beauté pour argent comptant, or la régularité de ses traits est presque une image inversée d'une espèce d'irrégularité de son caractère, d'impureté. Il semble incarner la jeunesse mais a souvent la voix d'un homme abîmé.»

Sur la table basse, quatre «Fumer tue» éventrés confortent le propos. Par contre, il s'évite la weed, qui le rend parano. Régulièrement, le pouce s'écrase dans la paume et le comédien décoche un sourire désarmant. L'imbricature à la nicotine, il dit l'enfance timide et même bégue, celle des marrons chauds

LE PORTRAIT

LA CHRONIQUE
CINÉMA
D'ÉMILE
BRETON



Frédéric Bézard

Pour ceux qui croient aux contes de fées

BELLE DORMANT,
d'Ado Arrietta,
en couleurs, 1 h 24.

A soixante-quatorze ans, Ado Arrietta croit encore aux contes de fées. Il le dit avec son film *Belle dormant*, dont on aura compris qu'il s'agit de la jeune princesse qui, par la faute d'une méchante fée, s'endort pour cent ans avec tout son château, ses parents, sa domesticité, animaux compris, et que le baiser d'un prince réveilla. Arrietta est ce cinéaste espagnol dont le prénom était alors Adolfo et qui tourna à 24 ans son premier film, *El Crimen de la pirindola* (*le Crime de la toupie*, 1965) en super-8, bricolage génial sur un ennui adolescent dans les dernières années du franquisme et des errances dans Barcelone alors en chantier. Le côté des frères Lumière. Et puis, des ailes en carton pour des anges imaginés, une baguette magique et autres envolées

«Entre sérieux et mise à distance.»

vers le rêve. Côté Méliès. Et, dans les années soixante-dix du siècle dernier, plutôt fiévreuses, il tourna à Paris quelques films « de copains », autant d'homages à Cocteau, dont

Flammes (1978), sur une jeune femme assez embrasée d'amour pour un pompier qu'elle multipliait les alertes au feu. On put le voir, remonté, il y a quatre ans, en France.

Il n'a pas changé, même si ses moyens de production sont nettement plus lourds. Il y a toujours, dans *Belle dormant*, une baguette magique et même – on ne mégote pas sur le symbolique – une boule de cristal. Et, bien sûr, d'innocents truquages, le sommeil de cent ans se prêtant aux poses figées lorsque le jeune prince trouve enfin le château où dort la belle. Et puis, l'an 2000 est arrivé et, avec lui, hélicoptères et iPhone à faire des selfies surprenant les hôtes du château, enfin tirés d'un sommeil plusieurs fois séculaire. Arrietta s'est bien amusé et n'hésite jamais à en remettre : la méchante fée est Ingrid Caven, qui fait grincer sa voix qu'on a connue plus enchanteresse ; la bonne fée, Gwendoline, est une jeune actrice, Agathe Bonitzer, qui, sous le nom de Maggie, est également archéologue, ces deux fonctions lui permettant d'aider au mieux dans ses recherches le prince éveillé. Celui-ci, donné d'entrée comme un fou de batterie, empêche son père, le roi de Letonia, de travailler aux projets immobiliers qui l'amènent à cacher l'existence du château endormi. Simple, on le voit, mais tout est dans le ton : il faut qu'on croie sans y croire à ces histoires d'un autre temps. Ainsi font les acteurs Serge Bozon et Mathieu Amalric, qui s'amusent autant que leur metteur en scène. Entre sérieux et mise à distance. Voilà bien le film qui attend un spectateur du même bois que tous ceux qui l'ont menuisé. S'il en est ainsi, il y prendra, ce spectateur, le même genre de plaisir : inbillatoire. ●

Il était une fois un film

CINÉMA Avec « Belle dormant », Adolfo Arrietta signe une adaptation du conte de Perrault doucement kitsch.

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
marie.tranchant@lefigaro.fr

Et pourquoi pas ? Le prince charmant est un ado rockeur qui assourdit son paternel, le roi de Letonia, avec ses percussions. À part cela, il n'a qu'une idée en tête, aller réveiller la princesse endormie dans le royaume de Kentz. C'est normal, il est à l'âge des transgressions, et Kentz est un petit coin interdit du royaume de Letonia, enfoui dans une jungle impenétrable. D'après le roi, toutes ces vieilles histoires de fées et de sortilèges sont des contes qui n'ont pas la moindre réalité. D'ailleurs, le scénario de *Belle dormant* est signé Charles Perrault et Adolfo Arrietta.

Quoi qu'il en soit, le jeune prince (Niels Schneider) a des alliés dans la place : d'abord son précepteur, Gérard (Mathieu Amalric), qui l'emmène en hélicoptère survoler le royaume de

Kentz et entretient ses chimères. Et puis une archéologue de l'Unesco (Agathe Bonitzer), qui arrive avec un groupe d'experts pour étudier la possibilité de restaurer ce patrimoine en ruine. Cette jeune femme dynamique et décidée de l'an 2000 connaît bien l'histoire de Kentz. Elle s'y trouvait, cent quinze ans plus tôt, à la naissance de la princesse, quand la vilaine fée (Ingrid Caven) lui a jeté un sort. Elle, bonne fée, a corrigé le sort et changé la mort promise en sommeil. Vous savez tout cela par les historiens et la presse du cœur. Et vous connaissez aussi la fin de l'affaire, qui fut un des heureux événements de l'année 2000.

Naïveté raffinée

Adolfo Arrietta le retrace fidèlement, d'après les archives du royaume et les témoignages de première main des protagonistes. Ainsi, le jeune prince a pris soin de photographier avec son téléphone portable les habitants endormis du château de Kentz, avant de les réveiller. Il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de ces documents. Les faits sont les fées. Et le côté kitsch de la reconstitution prouve assez sa justesse.

Si on tombe dans ce divertissement crémeux, soigneusement languissant, on le trouvera au choix ennuyeux ou charmant. Illustratif ou imaginaire. La mise en scène d'Adolfo Arrietta cultive une naïveté raffinée. On ne se douterait pas, à voir *Belle dormant*, que cet Espagnol installé en France depuis 1967 fut un pape de l'underground des années 1970. Il aimait déjà les anges, les fées, Cocteau et l'enchanteur Merlin. ■



Niels Schneider en prince charmant et ado rockeur. CAPRICOR FILMS



« Belle dormant »

Comédie dramatique d'Adolfo Arrietta
Avec Niels Schneider, Agathe Bonitzer,
Mathieu Amalric

Durée 1 h 22

• L'avis du Figaro : ●●○○

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

Belle dormant

Une variation de plus sur le conte ? Le cinéaste underground espagnol Ado Arietta, jadis célébré par Marguerite Duras, le revisite à son tour en le situant en 2000, dans un pays imaginaire au milieu duquel niche un royaume interdit...

Tourné dans de magiques châteaux bretons, ce film étrange aspire à retrouver le naturel ingénu du conte et la poésie originale du cinéma. Il atteint un moment de grâce, lorsque le prince redécouvre le château avec tous ses personnages figés dans le passé, mais respirant et palpitant, en autant de tableaux de genre animés. La méchante fée est jouée par la mythique Ingrid Caven, la bonne fée par la subtile Agathe Bonitzer, et la princesse endormie par Tatiana Verstraeten, qui semble une apparition. — **D. F.**



Belle dormant d'Ado Arrietta

Une adaptation espiègle et rêveuse de *La Belle au bois dormant* portée par un casting étincelant. Un absolu enchantement.

Ado Arrietta n'avait plus sorti de long métrage en salle depuis *Flammes* en 1978. Un sommeil de presque quarante ans aux yeux du grand public, entrecoupé de quelques courts métrages à la diffusion confidentielle. Quel baiser a ranimé ce dandy pour qu'à 74 ans il réalise sans doute son film le plus ancré dans l'industrie, tant au niveau du casting (impressionnant) que de la production ?

Si lui-même ne le sait pas très bien, une chose est sûre, son adaptation du conte de Perrault est d'un charme fou, d'une légèreté jubilatoire et d'une candeur féérique qui le placent en digne descendant de Jacques Demy et de Jean Cocteau.

Egon (Niels Schneider) est le jeune prince héritier du royaume de Létonia. Il passe son temps entre des improvisations dissonantes à la batterie et une rêverie excitante : découvrir la contrée léthargique de Kentz et réveiller la belle dormant.



Agathe Bonitzer

Deux occupations ne plaisant guère à son père (Serge Bozon), qui ne croit pas en l'existence de ce royaume assoupi. Aidé de son précepteur (Mathieu Amalric) et d'une archéologue envoyée par l'Unesco doublée d'une fée (Agathe Bonitzer), Egon va pourtant partir à la recherche de sa promise et tenter de briser le sortilège.

L'originalité du film d'Arrietta tient dans un habile jeu d'époques. La belle étant devenue dormante en 1900 et la malédiction durant cent ans, c'est à l'orée du XXI^e siècle que se place le récit. Deux temporalités, l'une contemporaine et l'autre fantasmagorique, qui impliquent deux esthétiques différentes. Quand on traverse le monde des fées comme devant une suite de peinture à l'huile, les années 2000 lorgnent plus du côté du dynamisme bigarré et de l'onirisme naturel d'un Douanier Rousseau. Lorsque Egon va franchir la jungle pour découvrir

le royaume maudit, les deux univers vont se rencontrer et s'unir. C'est là que réside la plus belle trouvaille du film. Cette pénétration du contemporain dans le féerique, d'un être anachronique et animé dans un monde figé et fantastique, confère au film une beauté sidérante et érotique. Il faut voir le prince quand, comme dans un Mannequin Challenge à grande échelle dont Arrietta a la géniale et toute moderne intuition, il arpente portable à la main le domaine paralysé de Kentz, suite de tableaux vivants qui défilent telles les pages d'un livre pour enfant, et le ranime finalement d'un baiser déposé sur les lèvres de la belle.

L'autre atout de *Belle dormant* est le compactage du conte à l'expression d'un amour pur et enfantin, à la figuration d'une opération magique et fascinante. Ado ôte à *La Belle au bois dormant* sa portée symbolique, à savoir le conditionnement

il y a chez Arrietta une croyance de grand enfant dans la magie d'un cinéma primitif et fantaisiste

des jeunes filles à la promesse d'une union non choisie qui succédera à la puberté, pour n'en garder que l'imaginaire chatoyant et la douce sensualité. Le film a la légèreté du papillon blanc qui y virevolte galement. Il y a chez son réalisateur une croyance de grand enfant dans la magie d'un cinéma primitif et fantaisiste, à la fraîcheur et à la générosité désarmantes.

A travers son casting, Ado dresse une cartographie de cinéma précise dont la cohérence revêt un geste de mise en scène fort. Il est allé chercher Andy Gillet, tout droit sorti des *Amours d'Astrée et de Céladon* d'Eric Rohmer, ultime œuvre du réalisateur avec lequel le film partage sa fascination pour la reconstruction artisanale d'un passé merveilleux. Ingrid Caven, muse et ex-femme de Fassbinder, insuffle sa débordante folie au film, de la bande originale à la fée maléfique en passant par la voix de la grenouille. Mathieu Amalric est un entremetteur malicieux, Serge Bozon un parfait roi ubuesque et la débutante Tatiana Verstraeten est radieuse en princesse endormie.

L'interprétation d'Agathe Bonitzer, ingénue et espiègle à la fois, et véritable *deus ex machina* du récit, donne au film toute sa densité narrative et émotionnelle. Face à elle, Niels Schneider est sublime en prince monomaniacque, support du rêve de chaque enfant : devenir acteur principal du conte qui lui est narré par ses pères depuis sa plus tendre enfance. Car *Belle dormant* est un film qui s'appréciera à tout âge, puisqu'il n'y en a justement pas pour croire en la puissance magique du cinéma.

Bruno Deruisseau

Belle dormant d'Ado Arrietta, avec Agathe Bonitzer, Niels Schneider, Mathieu Amalric, Serge Bozon, Andy Gillet, Ingrid Caven, Tatiana Verstraeten (Fr., Esp., 2016, 1 h 22)

le maître des illusions

Cinéaste culte des années 1970, ami de Marguerite Duras et figure de la nuit parisienne, **Ado Arrietta** revient avec *Belle dormant*, un conte littéralement féerique.

par Serge Kaganski photo Renaud Monfourny

Le monde réel, je ne sais pas ce que c'est", dit Adolfo Arrietta avec un sourire enfantin. Adolfo, alias Adolpho, alias Alfo, alias Ado, puisque notre homme se plaît à changer de prénom comme de chemise, par fantaisie, par dandysme, pour mieux se perdre ou nous égarer. On peut aussi parier que nombreux sont ceux qui ne savent pas qui est cet Arrietta qui sort un film cette semaine, *Belle dormant*.

Librement inspirée du conte de Perrault, mais aussi de Jean Cocteau ou de Jacques Demy qui seraient revus par le cinéma bricolé de Luc Moullet, cette fantaisie artisanale réunit un casting oufissime : Mathieu Amalric, Ingrid Caven, Agathe Bonitzer, Serge Bozon, Niels Schneider, Andy Gillet ont ainsi répondu à l'appel du conteur. Mais d'où vient la puissance d'attraction de ce cinéaste confidentiel dont le dernier film distribué en France remonte à 1978, onze années avant la naissance d'Agathe Bonitzer ? "Je connaissais son nom mais pas ses films, raconte la comédienne. Depuis, j'ai vu *Flammes* que j'ai beaucoup aimé. Ensuite, ce n'est pas fréquent de tomber sur des scénarios comme *Belle dormant*. Puis quand on rencontre Ado, on tombe sous son charme, c'est un prince charmant. Je préfère les gens déconnectés

comme lui aux gens terre à terre.

Sa personnalité insufflée de l'énergie, de la magie, de l'amour.

Lui aussi trop jeune pour avoir connu les films d'Arrietta, Niels Schneider confirme : "J'ai entendu parler d'Arrietta par Yann Gonzalez sur le tournage des *Rencontres d'après minuit* [2013]. Puis j'ai découvert *Flammes*, un film hypnotisant. Ado a un certain âge, mais c'est le plus jeune réalisateur avec qui j'ai tourné. Il est toujours dans l'enchantement, comme si le réel n'avait pas d'emprise sur lui. Il a une élégance dans sa façon de bouger, de marcher, de parler en chantant... Ado, c'est Michael Jackson !"

Ce moonwalker-là vient de loin, précisément de Madrid et des années 1940.

Il découvre le cinéma gamin, dans une salle de quartier où il passe ses après-midi et s'inocule très tôt le goût des mondes imaginaires en voyant une cinquantaine de fois *Le Magicien d'Oz* (Victor Fleming, 1939). Les films d'épouvante le fascinent également. "C'est merveilleux d'avoir peur au cinéma", dit-il avec son savoureux accent castillan.

L'Espagne de sa jeunesse n'était pas celle de la Movida mais le pays sinistre du Caudillo Franco. Ado rêve de Paris et vient y vivre dès qu'il peut, avec son ami Xavier Grandès, qui fera l'acteur dans presque tous ses films. "J'adorais la ville,

les gens, j'y avais des amis, dont des gens des Cahiers du cinéma." Il réalise un premier court, *Le Crime de la toupie* (1965), qui plaît au critique Jean-André Fieschi, ce qui suffit à entrouvrir la porte du cinéma.

Pour son troisième court, *Le Jouet criminel* (1969), il réussit à réunir un casting en or avec Jean Marais et Florence Delay (future romancière, qui venait de jouer Jeanne d'Arc chez Robert Bresson). Le téléphone arabe des affinités électives fonctionne à plein régime : Ado fait la connaissance de Marguerite Duras au festival de Pesaro, elle aime *Le Jouet criminel* alors que lui a aimé *Détruire*, dit-elle, et ils deviennent logiquement amis.

En quelques années et quelques courts, Adolfo Arrietta fait partie du tout-Paris underground des arts et lettres. Il engage le compagnon de Marguerite, Dionys Mascolo, pour jouer dans son premier long, *Le Château de Pointilly* (1972), un conte moderne et mélancolique d'après Eugénie de Franval de Sade. Il y fait aussi débiter une certaine Françoise Lebrun, qui deviendra légendaire quelques années après dans *La Maman et la Putain* de Jean Eustache.

Faire tourner des inconnus est l'un des marqueurs du cinéma d'Arrietta, fondé sur la notion d'amateurisme dans son sens le plus noble. "C'est Jean-Claude Biette qui m'a présenté Françoise, ►

rencontre



"je choisis mes acteurs parce qu'ils me plaisent, me séduisent. C'est un processus magique, télépathique"

se souvient-il. Elle n'avait aucune expérience de comédienne mais elle aimait le cinéma et ça me suffisait. Il y a des gens qui n'ont jamais joué dans des films mais qui sont d'excellents comédiens. Le métier ne compte pas pour moi, je choisis mes acteurs parce qu'ils me plaisent, me séduisent. C'est un processus magique, télépathique. Quand j'ai vu une photo d'Agathe Bonitzer, j'ai tout de suite su qu'elle était une merveille, qu'elle ferait une fée magnifique."

1973, année importante dans le parcours d'Arrietta. Il fréquente les cercles proches d'un nouveau journal, Libération, notamment les Gazolines, fameuse bande transgenre (Marie France, Hélène Hazera, Maud Moineux, Paquita Paquin...) qui agite Paris des décennies avant que le mot queer ne devienne passe-partout. Il les fait jouer dans ses deux films suivants, Les Intrigues de Sylvia Couski et Tam-Tam, deux fantasmes mixant fantasmes hollywoodiens et document live

sur la scène parisienne souterraine de l'époque. "Mai 73 était plus fort que Mai 68", soutient Ado en exagérant à peine. C'était une merveille, une explosion de liberté, tout le monde se déguisait, il y avait le Front homosexuel d'action révolutionnaire (le Fhar), les Gazolines... Mes amis qui étaient très tristes se sont soudain défoulés complètement (rires)... C'était la magie, la féerie. Dans Les Intrigues de Sylvia Couski, il y a une fée. Pour Tam-Tam, c'était la première fois que j'avais écrit une ébauche de scénario, des dialogues. Avec les Gazolines, on était en avance, mais on ne s'en rendait pas compte à l'époque." Singuliers, expérimentaux, élégamment fauchés, distillant un charme sorcier, de formats et durées variables, les films d'Arrietta sont généralement montrés à l'Olympic Entrepôt, le cinéma mythique de Frédéric Mitterrand dans le XIV^e arrondissement de Paris. Si le cinéaste est célébré par ce qui était



Ci-dessus : Tam-Tam (1976). Une soirée mondaine délirée, un invité absent qui en fait est là, le Tout-Paris pré-Palace qui joue à Breakfast at Tiffany's. Un sommet de drôlerie fantasque. À gauche : Flammes (1978). Une jeune bourgeoisie fantasme follement sur un pompier (Xavier Grandès). Un conte à dormir debout d'une grâce funambule. À droite : Tatiana Verstraeten et Niels Schneider dans Belle dormant, le premier long métrage d'Ado Arrietta depuis Flammes

l'élite hipster de l'époque, il demeure hors système, inconnu du grand public. Mais il est néanmoins mûr pour élargir un peu son rayon d'action et signe Flammes en 1978, son film le plus célèbre à ce jour. Encore un conte moderne dans lequel la princesse est une jeune fille de bonne famille et le prince charmant un... pompier ! Entre le feu et son extinction, le désir et son assouvissement, se tisse tout un jeu de métaphores érotiques et de sortilèges mystérieux.

Arrietta y fait débiter la chanteuse Caroline Loeb bien avant son tube pop eighties C'est la ouate, l'acteur Pascal Greggory (qui n'avait fait que deux panouilles) et le chef opérateur Thierry Arbogast, future star de sa profession (collaborateur entre autres de... Luc Besson). "C'était la première fois que j'avais écrit un véritable scénario, complet, précis. A cette époque, on sortait beaucoup à Paris, on allait danser dans les boîtes, au Palace, aux Bains Douches, au Sept, c'était la dolce vita et c'est ainsi que j'ai rencontré Caroline Loeb. Pascal Greggory était un ami de mon assistant." Flammes sera son film le mieux distribué et le plus vu.

Mais Ado a ce rapport particulier au succès qui fait de lui un spécimen rare dans son métier : "Le grand succès, je m'en fous. Mes films ont toujours plu aux critiques, aux artistes, à mes amis, et ça me convient très bien. Bien sûr, si les salles sont pleines avec mes films, j'en serai ravi, mais je ne cours pas après



ça. D'ailleurs, comme spectateur, j'aime bien les salles vides, je n'aime pas quand c'est bondé (lèves)..."

Après *Flammes*, comme si ce film l'avait trop rapproché du mainstream, Ado reprend le chemin buissonnier des courts métrages tournés en quasi-autarcie, en France et en Espagne (*Grenouilles*, *Merlin*, *Narciso*...), abordant l'activité de cinéaste non comme un métier mais comme un plaisir, une "vacance permanente", pour reprendre le titre d'un de ses films. Jusqu'à *Belle dormant*, sa plus grosse production à ce jour. "J'avais une crise d'inspiration, alors j'ai relu les contes de Perrault et j'ai pensé que *La Belle au bois dormant* était très cinématographique. Dans cette histoire, j'aimais l'idée du temps, figer cent ans en un instant : c'est une idée très moderne. Il y avait une grosse équipe technique, j'étais surpris. Trois camions, je ne suis pas habitué à ça !"

Agathe Bonitzer est enchantée d'avoir "travaillé" avec lui et s'amuse encore de son rapport aux techniciens, à la "lourdeur" d'un tournage "normal". "Il est sur le plateau comme dans la vie, léger, enthousiaste... Une prise ou deux lui suffisaient. Il a une façon virevoltante de travailler. Parfois, on sentait qu'il regrettait presque que l'équipe soit aussi importante, il avait peur que les techniciens le dépossèdent de sa 'folie'. Il a l'air perché sur sa planète mais quand même, il sait ce qu'il veut et où il va."

Niels Schneider renchérit : "La préparation du film m'a encore plus marqué que le scénario, comme ces costumes qui mélangent bottes de cavalier et perfecto... Je ne savais pas si je piloterais une moto ou monterais à cheval, et finalement, ce fut une *Méhari*. Ado a une fantaisie qui ne ressemble à rien de ce qui se fait aujourd'hui. C'est un être planant, il me parlait de fées... Il n'est pas du tout autoritaire, il déteste les rapports hiérarchiques qui existent parfois sur les plateaux."

Il déteste aussi parler de ce que l'on appelle le monde réel, l'actu, la politique. Il ne va plus au cinéma, parce qu'il s'y endort, préférant revoir chez lui de vieux films hollywoodiens. Parmi les contemporains, il admet aimer les films d'Olivier Assayas, Serge Bozon et Pierre Léon. Avant de le quitter, on lui demande comment il définirait le style Arrietta à quelqu'un qui ne connaîtrait rien de lui : "Je peux faire des films dans tous les systèmes, avec ou sans argent, dans l'ordre ou le désordre, avec ou sans scénario... Faire un film, pour moi, c'est une transe, c'est comme passer dans un autre état. Le réalisme ne m'intéresse pas, je préfère l'imaginaire..." Ado le bien prénommé s'éloigne en dansant, laissant flotter derrière lui un entêtant parfum d'enfance et de liberté. ■

Belle dormant d'Ado Arrietta, en salle le 18 janvier à lire et regarder *The Thing*, photos d'Albert Moris peintes par Ado Arrietta (Editions de la Mangrove)

Le cinéma français récompensé au Festival de cinéma européen de Séville

14/11/2016

Parmi une sélection de grande qualité, le jury de la 13ème édition du Festival de cinéma européen de Séville a choisi de récompenser des films français puisque, à part le Prix spécial attribué à “Mimosas”, les réalisations tricolores ont raflé tous les prix majeurs, à commencer par le Giraldillo d’or décerné à “Ma Loute” de Bruno Dumont.

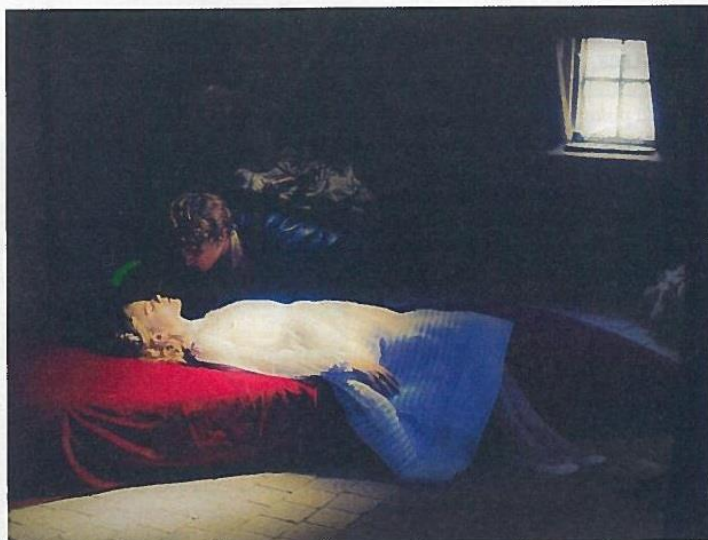
(...)

Au rayon des découvertes que l’on a pu faire dans la très riche programmation du festival, on ne manquera pas de retenir le nouveau film d’Ado Arrieta, *La Belle dormant*. Le très rare (seulement 12 films dont deux long-métrages en 51 ans de carrière) réalisateur espagnol nous livre ici une vision très personnelle du célèbre conte de *La Belle au bois dormant*. Doté d’un casting 5 étoiles, ce film tourné en Bretagne rassemble Niels Schneider en prince charmant moderne, Mathieu Amalric en précepteur du prince, Serge Bozon en roi déprimé, Ingrid Caven en mauvaise fée et Agathe Bonitzer, absolument géniale en bonne fée traversant les époques. Ce petit bijou, à mi-chemin entre *Les Amours d’Astrée et de Céladon* de Rohmer (la présence d’Andy Gillet au casting n’est pas un hasard) et *La Belle et la Bête* de Cocteau parvient également à ressusciter l’esprit féérique des films de Jacques Demy. Il faudra attendre le 18 janvier pour le découvrir en salle.

(...)

Bruno Deruisseau

CINÉMA



Le prince (Niels Schneider) sortira-t-il sa belle (Tatiana Verstraeten) des bras de Morphée ?

BELLE DORMANT

ADO ARRIETTA

Le conte de Perrault transposé dans les années 2000, par une figure de l'avant-garde. Lumineux, simple en apparence, mais truffé de grains de folie.



Il s'agit de *La Belle au bois dormant*, bien sûr. La compression capricieuse du titre en accompagne une autre : Adolpho Arrietta, figure de l'avant-garde dans les années 1960 et 1970, ne garde, cette fois, que les trois premières lettres de son prénom. Le réalisateur espagnol, auteur d'une œuvre confidentielle qui a ses adorateurs, se réinvente d'une époque à l'autre. Pour un excentrique, cela peut consister, paradoxalement, à flirter avec le classicisme et la simplicité : un enfant pourrait se délecter de cette adaptation linéaire du célèbre conte. Le grain de folie se loge dans une foule de détails qui n'en sont pas. Témoignage, l'icône cryptique Ingrid Caven, déchaînée en méchante fée qui prédestine la princesse à se piquer le doigt et à sombrer dans le grand sommeil.

Le mauvais sort prend effet en 1900 tout rond, et c'est ainsi qu'en 2000, un prince charmant (Niels Schneider, angélique de nouveau, après le côté obscur de *Diamant noir*) décide d'aller, par un baiser, réveiller la jeune fille et son royaume assoupis. En cent ans, une jungle dangereuse a poussé autour du château, pourtant très français. Sur place : le calme fascinant d'un autre temps, et chacun figé dans une

attitude qui aurait dû ne durer qu'une fraction de seconde. Arrietta prolonge la magie en laissant longuement déambuler, dans ce Pompéi vivant, le prince Niels, smartphone au poing : homme d'aujourd'hui, il prend tout en photos, comme pour croire à ce qu'il voit. Même si ses images, banalement fixes, ne peuvent révéler le prodige d'immobilité qu'il mitraille.

L'autre héroïne est la bonne fée, qui veille sur le déroulement des opérations. Plusieurs fois centenaire, elle dit, avec humour, avoir choisi, entre tous ses avatars, l'apparence la plus contemporaine possible : Agathe Bonitzer est parfaite pour le rôle. Le cinéaste suggère, par des jeux de regards subtils, une attirance entre le prince et celle qui le protège. La bienveillante s'évaporerait avec un sens du devoir incomparable, une fois sa mission accomplie. Par rapport à *Peau d'âne* de Jacques Demy, référence omniprésente, que traversaient les transgressions les plus folles, *Belle dormant*, limpide, n'a que cet amour sacrifié pour envers trouble. Mais c'est un secret magnifique. — **Louis Guichard**

France (1h22) | Scénario : A. Arrietta.

Avec Niels Schneider, Agathe Bonitzer, Ingrid Caven, Mathieu Amalric.



Belle dormant ☆☆
D'Adolfo Arrietta • 1h22

Un film est un songe.
En 1978, *Flammes*,
d'Adolfo Arrieta,
(re)découvert en
2013, envoûte par son
étrangeté poétique.
Sa *Belle dormant*
aussi, même si la
douce se fait trop prier
pour s'animer devant
nous. ■

T.B.

CAHIER CRITIQUE

Belle dormant d'Ado Arrietta

Un conte d'Ado

par Florence Maillard



Dans le château de son père le roi de Letonia, le jeune prince Egon ne pense qu'à la princesse endormie d'un royaume voisin, persuadé d'être celui qui la délivrera de son sommeil et l'épousera, donnant foi ainsi aux légendes dont cherche à le détourner son père, qui n'y a jamais cru (et devra bien se rendre à la raison, ici, de l'existence du merveilleux). Aidé par son précepteur et une bonne fée déguisée en agent de l'Unesco venue explorer les vestiges de Letonia, il part pour la jungle où se trouve le royaume endormi de Kentz et rompt le charme qui y avait suspendu la vie depuis cent ans, réveillant d'un baiser la princesse qui, pendant qu'elle dormait, avait rêvé de lui.

L'adaptation du conte par Arrietta (Ado Arrietta pour l'occasion, l'homme changeant son nom comme les fées immortelles de personnage et d'emploi selon les époques et leurs missions) pose d'abord un monde, mi-contemporain mi-fantasmagorique, laissant s'y promener pour découvrir les merveilles ou les facéties de sa composition : petit royaume de bande dessinée, prince adolescent idéalement ténébreux sans être tourmenté (Niels Schneider), fées séduisantes comme de jeunes aventurières (Agathe Bonitzer), histoires à dormir debout. Cet air de promenade se retrouve jusqu'au bout

et même toujours plus expressément, avec la traversée de la jungle par Egon, la découverte du royaume endormi où chacun est demeuré arrêté dans son geste, jusqu'à la tour où gît la princesse et dont il faut gravir les marches. C'est le plaisir qui l'emporte toujours, proche donc de celui d'un marcheur de bonne humeur : celui de filmer quelques sortilèges, de beaux acteurs dans une forme d'évidence de leur emploi, quelques moments d'improvisation musicale (quand il ne pense pas à partir dans la jungle, Egon a l'habitude de jouer de la batterie à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit), ou d'effleurer en passant de minuscules intrigues, des possibles amoureux (Egon et la fée Gwendoline, ou cet homme mystérieux que rencontre toujours Gwendoline à travers le temps).

Si quelques gags font l'effet d'anachronismes à la Demy, rien de tel ici qu'un père qui voudrait épouser sa fille, qu'une fille qui serait tentée de se dire « pourquoi pas ». C'est toute la beauté de ce *Belle dormant* : on n'y trouve pas trace d'ambiguïté ou de perversion, seulement un enchantement et de la magie, l'obsession – ou la certitude – amoureuse du prince, un projet d'action et cette action menée à bien. Les menues intrigues, autour, font le sel du voyage mais ne pèsent rien.

Dans le chef-d'œuvre d'Arrietta *Flammes* (1978), le désir de Barbara pour le pompier soumettait l'univers entier à l'énergie de son fantasme. Évidemment le film était autrement troublant. Ici la vocation d'un prince à aimer une princesse semble d'un ordre des choses purement idéal, comme si Arrietta n'avait retenu des contes, cette fois, que cet horizon d'amours ou d'aventures qui n'ont qu'à se déclarer pour exister ensuite. Plus qu'éthéré, très concret même à sa manière, le film a la légèreté d'une bulle, et à qui s'étonnera de ne le trouver lesté d'aucune complexité apparente et ainsi comme privé d'enjeu, on pourra opposer qu'il offre pourtant, tout en même temps, la contemplation de sa forme et de ses reflets, une sensation délicatement euphorisante de flottaison et la joie communicative du souffleur et de son humeur enfantine. On peut se prendre au jeu car il ne manque pas, en l'occurrence, de précision ni de réelle candeur, et le geste même, qui tient du libre déploiement d'une fantaisie têtue bien plus que d'un exercice de contre-pied, est séduisant. C'est le premier film d'Arrietta depuis sept ans (et son premier long métrage depuis *Flammes*), et plutôt que d'y regretter l'absence, ou la perte, d'une dimension fascinante et brûlante, on y trouvera toujours cette forme de souveraineté, une imagination qui s'offre à être arpentée, comme un royaume sûr de ses charmes et de son hospitalité. ■

BELLE DORMANT

France, 2016

Réalisation, scénario, montage : Ado Arrietta

Image : Thomas Favel

Musique : Benjamin Esdraffo, Ronan Martin

Interprétation : Niels Schneider, Agathe Bonitzer, Mathieu Amalric, Tatiana Verstraeten

Production : Paraiso Productions, Pomme Hurlante Films,

Hellish Producciones

Distribution : Capricci Films

Durée : 1 h 22

Sortie : 18 janvier

TROIS

COULEURS

CINÉMA | RÈGLE DE TROIS

Niels Schneider, quel cinéphile es-tu?



À l'affiche de la dernière douce fantaisie du cinéaste espagnol Ado Arrietta, "Belle Dormant", dans lequel il incarne Egon, un jeune prince qui joue de la batterie et cherche la belle endormie, Niels Schneider a répondu à notre règle de trois.

Ton rôle dans *Belle Dormant* en trois adjectifs ?

Aventurier, idéaliste, et candide.

Tes trois contes préférés au cinéma ?

La belle et la bête (1946) de Jean Cocteau pour son atmosphère magique et poétique et sa sublime lumière. J'aime aussi beaucoup *Edward aux mains d'argent* (1991) de Tim Burton, qui est un peu inspiré de *La belle et la bête*. J'aime son univers gothique et enchanté. Et puis il y a aussi l'adaptation de Peter Pan, *Hook* (1992) de Spielberg que j'ai vu à peu près 120 fois entre huit et dix ans.

Trois adjectifs pour qualifier ton travail avec Ado Arrietta ?

Léger. Ado est un être très joyeux, et cette joie dans la vie et dans le travail irradie toute l'équipe. Baroque – Ado a un goût très marqué pour le baroque, pour la fantaisie. Il fuit le réalisme. Ce qui dans son travail se traduit par un grand sentiment de fraîcheur et de liberté.

Tes trois princes (ou princesses) préférés au cinéma ?

Jean Marais dans *La belle et la bête* parce que Cocteau a eu la belle idée de faire jouer Avenant et la bête par le même acteur. Michael Corleone dans *Le parrain* (1972) de Coppola. C'est le prince moderne le plus puissant et le plus tragique! Puis Hamlet pour sa complexité et sa folie.

Trois films qui ont marqué ton adolescence ?

Le feu follet (1963), un des plus beaux films de Louis Malle. L'errance mélancolique de son personnage est bouleversante. Il y a aussi *My Own Private Idaho* (1992) de Gus Van Sant que Xavier Dolan m'a fait découvrir. J'étais aussi fasciné par *Permanent Vacation* (1982) de Jim Jarmusch.

Trois artistes qui t'inspirent ?

David Cronenberg qui est un des plus grand réalisateur vivants, Cassavetes qui est le plus inspirant de tous, et Joaquin Phoenix pour les risques qu'il prend.

Trois personnes qui ont compté dans ton parcours d'acteur ?

Mon père qui m'a transmis l'amour du théâtre, Yves Christian Fournier qui m'a donné mon premier rôle au cinéma et Arthur Harari qui m'a offert le personnage que j'ai le plus aimé jouer (*Diamant Noir*, juin 2016).

Tes trois films préférés ?

Happy Gilmore (1996) avec Adam Sandler, assurément mon numéro 1. C'est la meilleure comédie de tous les temps. J'ai vu cette semaine *Manchester by the sea* qui est le meilleur film vu depuis longtemps. *La bête lumineuse* (1993) de Pierre Perrault est un documentaire que j'adore sur une bande de chasseurs au Québec.

Trois cinéastes avec qui tu rêverais de tourner ?

David Fincher parce qu'il crée des personnages fascinants, Jeff Nichols pour la même raison et Shanti Masud parce que j'ai fait un court métrage avec elle (*Métamorphoses*, 2014) et que j'aimerais pousser l'aventure plus loin.

Trois rôles que tu rêverais d'incarner ?

J'aimerais incarner Donald Trump car je rêve d'incarner un bouffon dangereux qui a du pouvoir. Sinon j'aimerais jouer un idiot qui fait de grandes choses. J'adorerais aussi incarner Mr Jekyll and Mr. Hyde.

Marilou Duponchel

LE FIGARO • fr

madame

#WHAT'S Mad

TODOLIST

On anticipe les RENDEZ-VOUS indispensables de notre AGENDA.

PAR JULIETTE ÉLIE ET LAURA PERTUY

RÊVERIES DE LA DANSE

Habitué du théâtre de la Ville, Akram Khan reprend l'une de ses créations les plus poétiques (« Desh ») pour l'adapter au jeune public. S'y danse un conte initiatique où l'on suit l'histoire du chorégraphe anglais originaire du Bangladesh qui se construit entre deux identités, deux cultures. L'émotion qui naît des mouvements trouve un bel écho dans le décor signé par le designer Tim Yip.

✓ « Chotto Desh » d'Akram Khan, jusqu'au 6 janvier 2017, au théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 75004 Paris. Rens. theatredelaville-paris.com

ROYAUME DE L'ABSURDE

S'il est toujours doux de retrouver la délicate Agathe Bonitzer, présence diaphane du cinéma français, le plaisir se confirme avec le jeu de Niels Schneider, figure rêvée du prince charmant. Au royaume de Letonia, ce dernier passe sa vie à jouer de la batterie avec pour seul objectif de retrouver la belle dormant et de briser le charme. Croisement entre Jacques Demy et Antonin Peretjatko, le dernier film de l'Espagnol Ado Arrieta immerge le conte de fées dans l'ère moderne.

✓ « Belle dormant » d'Ado Arrieta, avec Niels Schneider et Agathe Bonitzer (Capricci Films). En salles le 18 janvier 2017





NIELS SCHNEIDER

Le principal trait de votre caractère ?

L'acharnement dans mon indécision.

Celui dont vous êtes le moins fier ?

J'aimerais être moins solitaire et moins timide.

Celui que vous détestez chez les autres ?

L'avarice.

Votre truc antistress ?

L'autodérision.

Votre devise ?

L'essentiel n'est pas ce qu'on possède mais ce qu'on a à partager.

Les trois basiques de votre dressing ?

Sweat, chemise hawaïenne et pantalon cigarette noir.

Le casting d'un dîner idéal chez vous ?

John Cassavetes, qui représente l'idéal du cinéma, Will Ferrell, dont j'aime la personnalité, mon père, qui est prof de théâtre à Montréal, et ma fiancée.

Que représente pour vous Dalida, dont vous jouez l'amant dans le biopic de Lisa Azuelos ?

Je suis né en 1987, l'année où elle est morte. Ce n'est pas la musique que j'écoutais, mais Dalida est une icône qui a su s'adapter

DÉCOUVERT CHEZ XAVIER DOLAN, L'ACTEUR FRANCO-CANADIEN SÉDUIT DALIDA ET BELLE DORMANT DANS LES FILMS DU MÊME NOM.

à toutes les époques. C'est aussi un destin tragique et bouleversant. Vous jouez aussi le prince charmant dans « Belle dormant » ?

Oui, mais dans une version folle, décalée, poétique. Dans mon métier, j'aime les univers forts : j'ai plus de mal avec les films conformistes et formatés.

Le cadeau que vous offrez souvent ?

« La Bête lumineuse », un magnifique documentaire québécois de Pierre Perrault sur des chasseurs d'original. J'en avais acheté 50 copies en DVD.

Une musique dans votre vie ?

Leonard Cohen depuis mes 12 ans. Dans un documentaire, j'avais repéré où il vivait. Je me pointais devant chez lui et je l'attendais, mais je ne l'ai jamais rencontré.

Un livre qui vous accompagne ?

Tous ceux de Bernard-Marie Koltès, le seul auteur que je relis.

Un héros d'enfance ?

Mon père, parce que c'est le plus fort et parce qu'il m'a donné l'amour de la comédie.

Une mode qui vous agace ?

Les perches à selfies.

Une ville qui vous ressemble ?

Lisbonne, pour la lumière, l'architecture, les gens, la nourriture. Je m'y sens chez moi.

Votre madeleine de Proust ?

Les marrons grillés. Ça me rappelle l'époque où mon père nous emmenait voir les vitrines des Galeries Lafayette.

Vos projets ?

« La femme la plus assassinée du monde », un film noir dans le Montmartre des années 1930, avec Anna Mouglalis. Et je vais tourner la série sur Paris de Zabou Breitman pour Canal +.

« Dalida », de Lisa Azuelos, avec Sveva Alviti. En salles le 11 janvier. « Belle dormant », d'Ado Arrietta, avec Agathe Bonitzer. En salles le 18 janvier.

GRAZIA

UNE FILLE, UN SORTILÈGE

ADO ARRIETTA SORT D'UN LONG SILENCE
POUR EMBRASSER LA BELLE AU BOIS
DORMANT. UN RÊVE ÉVEILLÉ. Par Romain CHARBON

Ado Arrietta est une de ces figures survivantes des années 70, derniers dandys qui font rêver les jeunes gens modernes, perdus dans un siècle dépouillé d'utopie. Une époque sacrée où des artistes rares et précieux construisaient, dans la pénombre des nuits parisiennes, des œuvres confidentielles mais destinées à un culte une fois éclairées par le temps. Cet héritier de Cocteau avait, avec une série de films déviants (*Flammes*, *Tam Tam*, *Les Intrigues de Sylvia Couski*), immortalisé la faune alternative du Paris 70's. Son dernier opus, radieuse adaptation de *La Belle au bois dormant*, s'offre une parenthèse enchantée, affranchie du contemporain, refoulant dans le merveilleux une époque qui ne fait plus rêver le poète Arrietta. Un aveu gracieux mais tragique que le monde a perdu ses forces occultes et que pour ces vétérans, il ne reste que les fables anciennes pour percer un peu de magie.

BELLE DORMANT d'Ado Arrietta (France, 1h22) En salle le 18 janvier



jeune cinéma

ACTUALITÉS

Belle dormant



N.G. Le nom d'Adolfo Arrieta attirera sans doute tous ceux qui, il y a quarante ans déjà, apprécierent son film indépendant *Le Château de Pointilly* (1972), encensé en son temps par Marguerite Duras elle-même, *Les Intrigues de Sylvia Cousky* (1975), qui remporta le grand prix du cinéma différent au Festival de Toulon, et *Flammes* (1978), une hallucination enfantine qui rappelle une des toutes premières fictions de l'histoire du cinéma, *Life of an American Fireman* (1903) d'Edwin S. Porter. Les éditions aVoir-aLire ont sorti en DVD l'œuvre complète de ce cinéaste somme toute inclassable, qui, tout au long de sa vie, a oscillé entre Madrid, sa ville natale et Paris, sa ville de prédilection. Nous faisons donc partie des curieux, prêts à découvrir son ultime opus, *Belle dormant*, variation sur le conte de Perrault et de Grimm, *La Belle au bois dormant*.

Et n'avons pas été déçus. Arrieta reste fidèle au monde de l'enfance, à celui de l'onirisme ou, plus exactement, du passage discret, à peine perceptible, de la réalité au rêve. Le récit joue avec différentes strates du temps, l'action étant censée se dérouler en l'an 2000 alors que les

costumes et les musiques évoquent le XVIII^e siècle, soit celui de la malédiction. Les paysages, deux châteaux perchés en pays breton, n'ont rien de particulièrement spectaculaire, mais il en émane le charme des endroits depuis fort longtemps désertés. Les personnages donnent l'impression de sortir de tableaux vivants; ils récitent comme au théâtre, straubienement, et introduisent dans le film un effet de distanciation. À deux exceptions près: la bonne fée et maîtresse de cérémonie, campée par la délicate Agathe Bonitzer, et Ingrid Caven, grimée en savoureuse Carabosse, plus bourrue que véritablement méchante.

Les plus belles scènes du film sont certainement celles du réveil dans un cadre enchanté. La caméra filme alors êtres et gens en état de catalepsie avancée. L'univers qui nous est restitué passe par un filtre mordoré. La lumière est celle du petit jour. Le retour à la vie est dénoté par la pièce d'eau qui se ride, le vent qui déferle, le marmiton qui prend une claque... Mais ces plans ont un tremblé, une hésitation qui fait douter de la réalité comme du rêve. *Belle dormant* ne nous semble pas du tout ressortir au genre de la *fantasy*, aujourd'hui fort en vogue. L'œuvre invite au contraire à réfléchir sur le mirage et l'illusion. Le modèle pour le cinéaste reste le magicien Jean Cocteau.

Belle dormant. réal, sc, mont: Adolfo Arrieta; ph: Thomas Favel; int: Niels Schneider, Mathieu Amalric, Agathe Bonitzer, Serge Nozon, Ingrid Caven. (FR/ESP, 2016, 82 mn).



Augustin Trapenard, invitée Agathe / 1ère diffusion vendredi 13 à 20H

Le cinema et moi de Agathe Bonitzer - Le cercle

13/01/2017

<http://www.canalplus.fr/cinema/emissions-cinema-sur-canal/pid6306-le-cercle.html?vid=1431090>

Prégénérique avec Agathe Bonitzer

13/01/2017

<http://www.canalplus.fr/cinema/emissions-cinema-sur-canal/pid6306-le-cercle.html?vid=1431088>



Le Nouveau Rendez-Vous

Par Laurent Goumarre

Arrietta, Taïa, le transhumanisme et The Proper Ornaments en live

12.01.2017

Littérature, Robocop, cinéma mystérieux, correspondance, la Belle au bois dormant et le transhumanisme

Adolfo Arrietta réalise Belle dormant



Les Nouvelles vagues

Par Marie Richeux

Carte blanche cinéma : duo féérique

13.01.2017

Avec Agathe Bonitzer et Niels Schneider, respectivement fée et prince dans le film *Belle dormant* d'Ado Arietta (en salles le 18 janvier 2017)

En plusieurs extraits de film, ils déclinent les figures de couples enchantées, désenchantées ou déconstruits au cinéma.

Programmation musicale :

- BO de Belle Dormant, *Conga*
- Spleen, *Les Histoire d'Amour*
- Mac Demarco, *Still Together*



Après un retour de flamme en 2013, la rétrospective de ses trop rares films (dans de nouvelles versions), leur sortie en coffret [1] et pour beaucoup de jeunes spectateurs, leur découverte, nous n'avions plus d'Ado(lfo) Arriet(t)a [2] que l'espérance toujours retardée d'un nouvel opus. Fidèle au beau qualificatif inventé sur mesure par Jean-Claude Biette [3], le cinéma « phénixo-logique » d'Arrietta se devait, en toute logique, de renaître sous une forme différente.

Cette forme surprend. Elle paraît être l'opposé exact de cet à peu près technique qui faisait de ses films précédents des embarcations de fortune, plus ou moins assurées selon la brusquerie de ses spectateurs (pour compliquer leur tâche, les projections en 2013, *Flammes* excepté, montraient des copies de moindre qualité, ayant subi des compressions successives ou les dégradations du temps) ; ce même si Biette remarquait déjà lucidement en 1978 que le dispositif d'Arrietta « mim[ait] la négligence », que cette négligence exaspérait et qu'il y « a[vait] là recherche obstinée (et peu prestigieuse) d'exprimer à l'état de film le plus grand désordre ». Cependant, face à cette légèreté supposée dans les choses de la technique, au grain vidéo, aux divers effets pelliculaires des ses précédents films, *Belle dormant* paraît étrangement lisse, de ce piqué numérique régulier qui donne souvent aux films tournés en 2 ou 4K une aura hyperréaliste à laquelle nous ne sommes pas encore véritablement habitués.

Le récit de *Belle dormant* est sage comme une image : tout le monde le connaît et sa transposition contemporaine (bien qu'imaginaire) et les quelques aménagements qu'Arrietta lui fait subir (malgré l'élision du titre, il y a quand même un bois) ne malmène pas le cours linéaire de l'intrigue. Comme à la Cour du reste, tout s'annonce et se déroule sans encombre, et dans l'ordre, sans que le film ne se presse d'aucune manière de brûler les étapes. En bref, les attendus du conte chez les spectateurs et ceux des personnages du conte sont également récompensés, et rien n'empêche (sinon un scrupule de naïveté à l'heure du méta), de prendre le film comme le pur film de Noël qu'il aurait du être si sa date de sortie n'avait pas été repoussée. D'autre part, le film d'Arrietta, pour ses spectateurs disons plus « avertis », amène aussi les attendus culturels de type Politique des auteurs, où les principaux tropes du cinéaste (de l'aile d'ange aux trucages, du tam-tam à la truculence d'Ingrid Caven) sont comme reparcourus par le film qui prend étrangement un petit côté musée.

Sage comme une image, donc. Et cette sagesse est réelle, ce n'est pas une fausse piste, l'ironie masquée d'un matois qui se jouerait du spectateur. Non, c'est plutôt que cette sagesse est à prendre au sérieux, comme une vraie sagesse, à savoir théoriquement : *Belle dormant* est une réflexion tout à fait pertinente et pas du tout tortueuse sur l'image (numérique). Tombent ici les faux oripeaux d'une candeur technique derrière laquelle Arrietta ne s'est jamais caché [4]. Tombe aussi cette naïveté (parfois controuvée en « fausse ») onirique trop prêtée à Arrietta pour l'excepter de la civilisation : ce dernier montra pourtant à travers presque chacun de ses films (y compris les plus récents), avec une précision ravissante mais sans les conventions du genre documentaire (permettant ainsi de voir ce qui serait impossible d'existence à cause de

ces mêmes conventions d'approche du réel), des univers parfaitement réels et concrets, souvent des petits mondes auquel il appartenait plus ou moins. Par exemple Tam Tam où l'énergie et l'animation de la petite bande gravitant autour des Gazolines [5] sonnent plus vraies et semblent plus réalistes qu'un reportage au Palace ; mais la « Trilogie de l'Ange » (l'ambiance du franquisme) ou Vacanza Permanente (sorte de journal filmé) ont des vertus similaires.

Réalisme théorique

J'irai même plus loin : ce qu'Arrietta fabrique avec l'image numérique est aussi intéressant que les tentatives de Godard avec la 3D. Il ne servirait à rien, dans le cas du premier comme du second, de leur demander d'épuiser leur sujet alors qu'ils le défrichent. Ce qu'ils mettent l'un et l'autre en œuvre tient d'un souci personnel de réalisme, c'est-à-dire de garder encore sur terre les pieds de leur amour du cinéma et ne pas pleurnicher sur un état disparu de la manière de faire les films (en ce qui concerne le système industriel de production, c'est différent pour Godard, mais Thalberg est bien loin). S'intéresser à ce qui arrive au médium – et dans le cas d'Arrietta, le mot est à prendre dans tous les sens du terme – est la première des curiosités pour garder vivante sa pratique. C'est cette exigence de coller à son temps (personne n'est moins nostalgique que lui en entretien) qui explique aussi qu'Arrietta (comme Rohmer, Rivette, ou encore Godard) filme toujours des corps jeunes, d'une jeunesse très actuelle. Le casting de Niels Schneider et Agathe Bonitzer, talentueux et épanouis (dans des directions de jeu un tantinet différentes de leurs autres rôles), offre au film une incarnation solide (le reste du casting est pleinement sympathique, mais plus inégal suivant les rôles, surtout dans leurs interactions et dans la conduite du rythme intérieur des séquences) : Arrietta a besoin d'acteurs qui assument pleinement leur rôle, Schneider et Bonitzer (ainsi que Caven, mais cela va sans dire) n'ont aucune difficulté à endosser les servitudes de leur image dans le film (le prince encore enfant et la fée presque adulte). La manière dont Arrietta en fait des vignettes, et les incruste sur fond de lune dans des plans très étonnants, fait écho à la manière dont il thématise tout au long du film – et de mille manière – la photographie.

Celle-ci est omniprésente dans les rapports que les deux personnages tissent avec leur environnement (de Maggie Jerkins, prise en photo par un vieux appareil reflex lors de la visite de la ruine, à Egon photographiant le château statufié et ses futurs beaux-parents). Les trucages numériques du film, parfois volontairement grossiers (les papillons du bois, l'incrustation de la nuit) ou carrément à minima (ainsi, les plans du château où le temps s'est arrêté sont tout simplement... des photogrammes) surprennent chez un cinéaste qui n'avait jusqu'alors eu recours qu'à des trucages matériels. Chez Arrietta, la beauté est une valeur, et il serait impensable de montrer des êtres ou des choses laides qui ne l'aient pas décidé. Le soin est général et compte la qualité plastique de l'image et des protagonistes. Mais cette qualité est duelle, elle enferme dans sa propriété un univers qui en devient justement théorique (et plus du tout physique). C'est cela la théorie : arriver au niveau non tant de l'abstraction, que de l'écume des images.

Où va cette réflexion sur l'image ? Dans une direction pas forcément très éloignée de Minnelli (relu par Deleuze) : au « que veut dire être pris dans le rêve d'un autre ? » minnellien, Arrietta pourrait substituer une interrogation du même ordre, mais pour l'image : que veut dire être pris comme image par l'autre, être sage comme une image alors même que cet autre a mille moyen de la capturer (du rêve à l'iPhone) ? Ceci assorti d'une autre question, visuellement très explicite dans Belle dormant : l'image que l'autre possède de moi, comment lui donner du relief, ne pas être écrasé ? Arrietta y répond d'une manière qui fait écho à ses films précédents

(et que Godard hasarde aussi de son côté) : la manière de créer du volume dans l'image, c'est de lui offrir un monde sonore. Le travail du son dans le film est étonnant, il est difficile d'appréhender ce qui viendrait d'un mixage ou d'une tentative de décrocher délicatement le son de l'image (a priori, le tournage n'a pas eu recours à la postsynchronisation [6]). Mais dans la splendide dernière scène, où le prince Egon et la princesse qu'il a réveillée dansent une langoureuse approche, lente et sensuelle, les très beaux moments du début où le prince se déchaîne face à sa batterie, les danses du château de Letonia (fort amusantes), les chansons inédites d'Ingrid Caven, c'est tout un monde sonore qui creuse l'image de l'intérieur, lui donne à la fois de la durée et du rythme. Les scènes à Letonia gardent ainsi cette latence sourde entre les personnages, ce climat cotonneux qui est perdu lorsque le prince réveille toute la maisonnée de Kentz, et qui réapparaît subtilement lors de la dernière scène de danse. Arrietta a retenu la leçon qu'il avait appris (peut-être) à Duras : l'image fuit par le son. Elle qui disait de ses films à lui « on voit rien tandis qu'on voit. On ne comprend pas tandis qu'on comprend tout ». Si Flammes théorisait en son temps la belle question du fantasme et des désirs d'incendie encore vivaces en 1978, Belle dormant vient à point nommé travailler notre tropisme actuel sur l'image et en dresser un état des lieux. Ce dernier prend (pour reprendre Biette une dernière fois) la forme d'« une narration fantôme qui ne cherche pas à faire peur mais, bien plus subtilement, qui joue à rassurer ». On ne réveille pas un somnambule de l'image, mais la Belle dormant, c'est le spectateur

Pierre Eugène, le 17/01/2017

Notes

[1] *Flammes*, restauré et montré alors dans un nouveau montage, distribué par Capricci, tandis que *Re:Voir* sort un beau coffret avec la totalité de ses films.

[2] *Les multiples changements de nom d'Arrietta sont expliqués dans le long entretien avec Philippe Azoury (Un morceau de ton rêve..., Capricci, 2012, p. 79). Le cinéaste y invoque notamment un conseil de voyante.*

[3] « *Le cinéma phénixo-logique d'Adolfo G. Arrieta* », *Cahiers du cinéma* n° 270-271, juillet-août 1978.

[4] *Il s'est opposé à l'industrie cinématographique, pas à la technique. Pour en juger, lire l'entretien avec Philippe Azoury ou voir le Cinéastes de notre temps qui lui est consacré par André S. Labarthe : Adolfo Arrietta [Cadré - Décadré] (2014). Arrietta y défend des procédés techniques qui, bien non conventionnels sont parfaitement assumés, notamment dans l'utilisation de la musique.*

[5] *Qu'on se reporte à ce sujet sur l'excellente biographie de Guy Hocquenghem qui vient de sortir : Antoine Idier, Les Vies de Guy Hocquenghem. Politique, sexualité, culture, Fayard, 2017.*

[6] *Comme l'ont expliqué Niels Schneider et Agathe Bonitzer lors du débat du Ciné-club Critikat consacré au film, le 9 novembre 2016.*

Une liberté de ton et de style qui confirme la nécessité du cinéma d'Adolpho Arrietta, dont on est fébrile d'apprendre le retour au long métrage.



Cinéaste devenu rare depuis *Merlin*, en 1991, son dernier long métrage en date, Ado(lpho) Arrietta a suscité récemment un certain émoi chez les cinéphiles les plus érudits, avec la reprise de son oeuvre la plus estimée, *Flammes*, et de vibrants hommages, une intégrale en DVD et une rétrospective au Reflet Médicis, à Paris. *Belle Dormant* pose une fois de plus Arrietta en fervent admirateur de Jean Cocteau et revient avec sa Belle et la Bête à lui, un conte anachronique, sorte de chandelier lumineux hors du temps, qui avec grâce, beauté et dialogues fuselés, transforme *La Belle au Bois Dormant* en un récit fougueux et lettré, d'une vibrante vitalité où vient s'évader la crème des acteurs d'un certain cinéma français décalé (Amalric, Bonitzer, Bozon...).



(C) Capricci Films

Avec son enchâssement de récits, ses pérégrinations au plus profond du songe, l'auteur sonde, non sans malice et humour cocasse, le patrimoine universel pour livrer sa propre

réflexion sur le temps qui passe et qui ne lui a guère permis de passer à la postérité, malgré toute la singularité de son oeuvre.

En situant l'action au détour de l'an 2000, habillant son récit de fées enchanteresses et de monarques puissants, Arrietta ironise sur la modernité et place la nécessité de l'intemporel dans un flot de modernité forcément moins charmant, même si le jeune prince au baiser énergisant est incarné par le tempétueux Niels Schneider, dont la filmographie semblait écrite pour pareille rencontre.

Mise en scène et photographiée avec élégance, cette réjouissance porte l'empreinte des grands enchanteurs.

Frédéric Mignard, 16 janvier 2017